

possible; mais on n'en a jamais vu de semblables dans les temps historiques. Comme le Bédouin, le Mongol, le Kirghiz d'aujourd'hui, le Turc d'autrefois se nourrissait de grains; il lui fallait son *achlik*, sa bouillie de millet, d'orge ou de sarrasin. Sans doute, il l'assaisonnait grassement de lait, de beurre, de fromage; au printemps, il brassait, avec le lait de ses juments, la boisson nationale, le *kymyz* pétillant; en hiver, il y mêlait le vin de millet, l'enivrant *tara-sounn*; les jours de fête, ou pour remplir les devoirs de l'hospitalité, il se résignait à diminuer son troupeau, abattait un poulain gras, une brebis, et se gorgeait de chair; le reste du temps, il ne mangeait d'autre viande que celle des bêtes fourbues ou crevées¹. Alors, comme aujourd'hui, il ne vivait pas de ses troupeaux, mais de leur produit, qu'il échangeait aux sédentaires pour des étoffes, du grain, ou qu'il leur vendait à deniers comptants. Quand il pouvait s'établir dans un pays fertile comme la Pentapole ou le pays de la Tara, il se faisait volontiers *tarantchi*, « laboureur »; le nom est resté à une nation turque du Pé-lou, et au pays du Nan-Lou. Le vieux mot *aryk*², « canal d'irrigation », est commun à toutes les langues turques. Mais lorsque le sédentaire fermait le marché, lorsque l'épizootie ou le *bourane* meurtrier faisaient périr ce troupeau qui porte, aujourd'hui, le nom expressif de *mal*, « le capital », lorsqu'un puissant voisin fondait sur la tribu, sabrait les hommes, emmenait les bêtes, il fallait vivre, pourtant; alors, quand on était le plus faible, on se résignait, on émigrail, en Kirghiz, dans la steppe, ou l'on se jetait aux aventures, dans le désert, en Kazak; si on se croyait le plus fort, on se vengeait; on essayait de

1. « *Comedunt omnia morticina sua, et inter tot pecora et armenta non potest esse quin multa animalia moriantur.* Ils mangent toutes bêtes crevées des leurs et, parmi tant de gros et menu bétail, il ne se peut que beaucoup d'animaux ne meurent. » (Rubruquis, p. 226.)

2. *Arok* en magyar.

reprendre, par les armes, le bien perdu; puis les compagnons réunis, exaltés par la victoire, enhardis par le nombre des chevaux gagnés, se lançaient à la course, à la guerre; en turc, le même mot *tchapmak* signifie courir et sabrer. Une fois partis pour courir, pour sabrer, ces Turcs ne connaissent plus rien, méprisaient les autres hommes; leurs dictons sont terribles: « Le Turc, à cheval, ne connaît plus son père. — Quand le Turc est à cheval, il se croit devenu un grand seigneur. — Si l'on sabre la maison de ton père, sabre avec les compagnons. » En face d'eux, au sud, à l'ouest, c'étaient les Marches où les pieds des chevaux soulèvent en tourbillons la poussière des braves, la route de Sogdiane, la route de Perse, et la Chine, le pays des splendeurs. Un voyageur moderne, Prjewalski, donne, d'une manière saisissante, l'impression du tableau qui se découvre devant le cavalier, quand, venant du Nord, arrivé aux confins de la lande interminable et morne, il voit la Chine à ses pieds:

« Jusqu'aux derniers pas, le voyageur est enfermé par les ondulations du plateau; tout à coup paraît devant ses yeux un merveilleux panorama. Aux pieds du spectateur ravi se dressent, comme dans un rêve fantastique, de hautes chaînes de montagnes; rocs sourcilleux, précipices et gorges profondes s'enchevêtrent et descendent sur de larges vallées où la vie déborde, où serpentent les rubans argentés d'innombrables cours d'eau. »

Il faut avoir vécu les longues et monotones journées de marche à travers les interminables ondulations de la lande aride, pour comprendre le tumulte des passions que la vue des montagnes bleues, des plaines diaprées, des filets argentés d'eau courante, éveillent dans l'âme de l'homme armé et à cheval. Quand ces Turcs, de la crête du plateau, plongeaient, du regard, dans la Chine immense, ils ne dou-

taient plus de rien; le pays n'était pas difficile; ils voyaient de l'eau partout; il n'y avait qu'à courir, à sabrer. Rapides, ils descendaient, saccageaient, disparaissaient; tels les montre le fameux vers persan :

Amedend ou kendend ou soukhtend ou kouchtend ou bourdend ou restend.
Ils vinrent et saccagèrent et brûlèrent et tuèrent et chargèrent et s'évanouirent.

Mais parfois, aussi, les terribles fantômes ne s'évanouissaient pas, prenaient corps, s'obstinaient à hanter le pays; la bande s'installait, ne voulait plus déguerpir; alors, quand ils étaient les plus forts, ils devenaient conquérants, rois, empereurs; quand ils étaient les plus faibles, ils négociaient, se faisaient vassaux, gardiens des marches, ou se louaient comme mercenaires. Brigands, conquérants, souverains, marquis ou reîtres, tels ont paru les descendants des Hioung Nou dans l'Asie du moyen âge.

Leur lointain pays était terre mystérieuse. C'était, comme ils disaient d'un de leurs déserts, le pays de *Barsa Guilmas*, « Où l'on va, d'où on ne revient pas ». On ne connaissait pas de voyageurs qui en fussent retournés, et des armées chinoises qui s'y étaient aventurées, bien peu étaient revenues; plus d'un Varus chinois y avait perdu les légions de l'illustre Empereur. L'ombre et la terreur gardaient leur domaine; des noms sinistres le défendaient; pour les Arabes et les Byzantins venant de l'Ouest, par le Volga et l'Oural, c'était « le pays des ténèbres »; pour les colons hunns et turcs eux-mêmes, établis depuis longtemps dans le Sud-Ouest, la mer Caspienne était le *Kouzgoun Denguiz*, « la mer des Corbeaux ¹ ». Il faut lire, dans les chansons chinoises de

1. Le nom est d'origine chinoise, d'après une légende contemporaine des Han; voir la légende dans Chavannes, *la Sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*, p. 83.

l'époque des Thang, la rude vie des « Marches », le tumulte et l'effroi des tourbillons de poussière jaune sillonnés par l'éclair des armes; les terreurs de la guerre turque, l'alarme incessante aux Marches du Nord, les affres du désert et de l'inconnu déchirent, d'une note tragique, les paisibles sonnets des poètes chinois; c'est le départ en guerre :

« *Ling-ling*, les chars crient; *Siao-siao*, les chevaux soufflent;
Les soldats marchent, ayant aux reins l'arc et les flèches;
Les pères, les mères, les femmes, les enfants leur font la conduite,
[courant confusément au milieu des rangs,
La poussière est si épaisse qu'ils arrivent jusqu'au pont de Hien-Yang
[sans l'avoir aperçu;
Ils s'attachent aux habits des hommes qui partent, comme pour les
[retenir ¹. »

Puis, c'est le terrible hiver, au pays des Marches.

« Au cinquième mois, la neige n'est pas encore fondue sur le Thian-Chan,
Pas une fleur ne se montre sous un climat si rigoureux.
L'aurore paraît, il faut combattre, attentif aux ordres pressés de la cloche
[ou du tambour.

La nuit vient, on dort sans quitter la selle...
Les soldats ne s'arrêteront plus que dans les sables du Cobi.
Le croissant de la lune, suspendu dans le vide, c'est tout ce que l'on
[aperçoit dans ce farouche désert,
Où la rosée se cristallise sur le fer poli des sabres et des cuirasses ². »

Longuement, lasse d'espoir, la femme chinoise attend le soldat parti aux guerres turques :

« Près de la ville, qu'enveloppent des nuages de poussière jaune, les
[corbeaux se rassemblent pour passer la nuit,
Ils volent en croassant au dessus des arbres, ils perchent dans les bran-
[ches en s'appelant entre eux.
La femme du guerrier, assise à son métier, tissait de la soie brochée;
Les cris des corbeaux lui arrivent, à travers les stores empourprés par
[les derniers rayons du soleil.

1. Poésies chinoises de l'époque des Thang, p. 88.

2. *Ibid.*, p. 60, 63.

Elle arrête sa navette. Elle songe avec découragement à celui qu'elle
 [attend toujours;
 Elle gagne silencieusement sa couche solitaire, et ses larmes tombent
 [comme une pluie d'été¹. »

Les Perses connaissaient moins les redoutables habitants du pays de Touran, comme ils l'appelaient. Plus d'une fois, ils avaient franchi l'Oxus, conquis sur Touran la domination en Sogdiane, sans jamais pénétrer en vrai pays de Turkestan, au delà du Yaxartes; comme les Hioung Nou en Chine, les Touraniens en Iran avaient leurs Marches, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, toujours indomptés; les Sakae, les Massagètes, et bien d'autres servaient les Parthes et les Perses, quand ils ne leur disputaient pas les marches d'Hyrcanie et de Sogdiane, avec la même conscience de mercenaires que leurs parents les Yue-ti ou les Tie-le apportaient au service chinois. Mais au delà des Marches, le vrai pays demeurait obscur, inconnu, impénétrable. Avec une entière franchise, les historiens arméniens contemporains des Sassanides racontent les terreurs de la chevalerie perse, si bravahe contre le Romain, se dérochant quand il fallait affronter le Turc; Lazare de Pharp (v^e siècle) nous rapporte les lamentations de ces braves, quand le Roi des Rois, Firouz le Vaillant (459-486), allait les conduire en Touran, où il périt avec eux; ils s'écriaient: « Il est probable que nous sommes tous condamnés à mort, et que le Roi des Rois veut nous ôter la vie. Mieux vaut que le Roi ordonne de nous tuer plutôt que de nous envoyer contre les Ephtalites qui nous extermineront, ce qui sera un déshonneur éternel tant pour les Ariens (Aryas, Iraniens) que pour leur pays². »

Ce vrai pays des Hioung Nou de Chine, des Touraniens de Perse, derrière les marches de l'Oxus, de l'Ili, et du

1. Poésies chinoises de l'époque des Thang, p. 68.

2. Lazare de Pharp, cité par Patkanian, p. 171.

Hoang Ho, était coupé par deux grands « vides », le *Kiptchak* occidental, le *Kobi* oriental; les deux mots ont le même sens. L'épithète de Kiptchak a été donnée, plus tard, par les Persans, à la Russie méridionale quand les « Gens de la Lande vide », les Kiptchak, y ont dominé. En généalogie nationale turque, les Sakae et les Ephtalites étaient, très probablement, des Kiptchak (ce nom désignant la région, le nom général ethnique serait Ogouz) et des Massagètes; — parmi les Tou-Kioue du viii^e siècle, il y avait à coup sûr des Kankli et des Kalatch (les Kankli comptant parmi les Ogouz orientaux). Le « Vide » de l'Ouest s'ouvre entre la Caspienne et l'Ili: c'est le pays des Sables, « noirs, rouges, blancs, du bas-fond », *Kara, Kyzyl, Ak, Batak Koum*; la Rivière d'Ili « l'illustre »¹, le Tchou, le Syr, l'Amou, les traversent de voies praticables; entre le Vide et les Landes, les steppes du Nord et de l'Ouest, se creuse la Mer « intermédiaire », l'*Aral*, car ce mot signifie: « qui est au milieu ». Par les vallées du Syr et de l'Amou, on traverse le « Vide » occidental du nord au sud; par la « Mer intermédiaire », on le contourne du nord-est à l'ouest; par les « Marches de Turkestan » et le Tchou, on communique avec les Marches d'Ili, avec le *Pé-lou*, la « route du Nord », le Kobi, « le Vide » oriental, les landes, les montagnes, les steppes qui sont au nord, et la vaste Chine qui est au midi².

Par les landes du Nord, les Hioung Nou chinois, les Touraniens persans se déversaient, obscurs et anonymes, vers les pays de l'Ouest, ou, faisant irruption aux deux nœuds qui étranglent le « Vide », aux bouches de l'Oxus, aux marches de Turkestan, disputaient la possession de ces

1. Description de la province d'Ili, extraite du *Thai-Thsing-i-Tong-Tchi*, par Stanislas Julien: « *Ili*, mot *dchongar* signifiant *brillant, fameux* ». (*Journal asiatique*, année 1846, p. 424.) — *Ili Gol*, la rivière d'Ili; c'est la ville qui a donné son nom au fleuve. Ili moderne a été reconstruit en 1757.

2. Voir chap. I.

passages à leurs cousins, déjà nantis et pourvus; en temps ordinaire, ils risquaient la traversée des sables, fondaient sur leurs congénères des Marches, s'emparaient de la bonne place, le long des terres cultivées, ou se mêlaient à eux, enflaient leur pouvoir, jusqu'au moment où leur foule débordait hors de l'espace étroit serré entre le « Vide » et le plein du pays fertile; alors, l'orage crevait sur le Sud. Dans l'extrême Orient, à l'est du Kobi, dans les marches lointaines¹, Turcs, Mandchous, Mongols, se disputaient avec fureur l'accès de la riche terre, de la Chine merveilleuse. Les annales chinoises nous ont conservé l'histoire de ces luttes entre Hioung Nou du Nord, Hioung Nou du Sud; les Persans ont perdu le souvenir de la séparation entre Touraniens septentrionaux et méridionaux; de là vient l'obscurité, la confusion dans leur histoire, telle que la connaissent les Occidentaux jusqu'au vi^e siècle. Le Kiptchak a opposé aux Perses une barrière plus infranchissable que le Kobi aux Chinois; derrière le rideau du pays des ténèbres, de la mer des Corbeaux, des Sables blancs et des Sables noirs, les gens du Sud et de l'Ouest n'ont rien vu; les Chinois ont eu de claires notions sur les peuples au delà du Vide. C'est donc encore aux Hioung Nou qu'il faut demander le secret des Touraniens.

Les Tou-Kioue, disent les Chinois, sont une tribu des Hioung Nou, originaire du pays qui est au nord du Kobi, nomades, éleveurs de bétail et chasseurs; leurs tentes sont de feutre; ils savent tanner le cuir et travailler la laine, dont ils font leurs vêtements; ils boutonnent leurs robes de droite à gauche, à l'inverse des Chinois qui les croisent de gauche à droite, et ne taillent pas leurs cheveux, qu'ils por-

1. *Si-Liao*, l'Ouest lointain; *Tong-Liao*, l'Est lointain. C'est la Mandchourie actuelle.

tent flottants. Ils sont bonnes gens de cheval et raides archers; ils ont des arcs de corne, des sabres et des dagues, connaissent les flèches à sifflet, s'arment de plastrons, garnissent leurs ceintures d'ornements en creux et en relief, et plantent une tête de loup en or au sommet de leurs enseignes. Rudes et brutaux, ils ne font point de cas des vieillards, n'estimant que les hommes dans la force de l'âge. Leurs anciens contrats étaient des entailles sur une planchette, qu'ils scellaient en y marquant l'empreinte d'un fer de lance. *Les caractères de leur écriture¹ ressemblent à ceux des barbares.* C'est de leurs planchettes entaillées qu'ils se servent quand ils font la levée des gens de guerre et des chevaux, et quand leurs rois font acquitter l'impôt, qui se compose de bétail; ils délivrent l'acquit par l'apposition d'un scel marqué au fer de lance.

Ils proclament leur roi en l'élevant par neuf fois sur un tapis de feutre, et lui font prêter serment. Leur roi les gouverne par le moyen de cinq grands officiers, et de vingt-trois autres, vingt-huit en tout, desquels les charges sont héréditaires. Comme les anciens Hioung Nou, ils n'ont ni loi écrite, ni procédure régulière, mais rendent justice arbitrairement, d'après la Coutume. Peine de mort *pour complot et rebellion*, pour homicide, pour viol d'une femme mariée; amende et obligation de mariage pour séduction d'une jeune fille; compensation pour coups et blessures; restitution des objets ou du bétail volés, au décuple en nombre ou en valeur. Les femmes de condition ne peuvent pas épouser les hommes d'un rang inférieur. A rang égal, la Coutume veut que les parents de la fille ne refusent pas leur consentement à l'homme qui la demande en mariage. Le fils d'un autre lit est obligé d'épouser la veuve de son père; le frère cadet, celle

1. La chronique chinoise se rapporte à l'année 545.

de son frère aîné; le neveu, celle de son oncle. Quoique nomade *chaque Turc est propriétaire d'une portion de terre*¹.

De leur religion, l'annaliste chinois dit peu de chose. Il raconte que la tente de leur grand roi s'ouvre à l'Orient, par respect pour le côté du ciel où le soleil se lève, que chaque année, les gens de condition vont offrir des sacrifices sur le tombeau de leurs ancêtres, et que, la deuxième décade du cinquième mois, tous font pèlerinage à la Montagne d'Or² où habite le Grand Roi, pour y adorer l'Esprit du Ciel; à quatre cents li de cette montagne en est une autre, aride et déboisée, qu'ils appellent aussi « Esprit du Ciel », en chinois *P'o-teng-i-li*, ce qui donne, très exactement, en turc, *Bout-Tangri*, qui a bien le sens traduit par les Chinois.

Les Turcs, dit encore le vieil annaliste, n'ont point de

1. Il va sans dire que l'annaliste chinois parle, ici, de gens de condition, de *Tar-Khans*, dont le nom, probablement dérivé de *Tara Khans*, signifierait « Seigneurs des labours ». On verra, par la suite, l'importance de ces détenteurs de francs-alleux dans la société turque. Je fais remarquer, dès maintenant, que c'est la portion de terre qui était franche, conférant la franchise à son propriétaire.

2. Le nom d'*Altyn-dagh*, « la Montagne d'Or », appliqué à tout l'Altaï, est un contresens. On a vu plus haut que *Allai* était une forme régulière du turc *Al Taïga*, « Haute Forêt ». La confusion provient de l'épithète que les Turcs et les Mongols ont maintes fois donnée à la capitale ou au campement de leurs souverains : *Altyn-dagh*, « la Montagne d'Or », siège royal des Turcs *Tou-Kioue* au VIII^e siècle; *Allan Ordou*, « le Quartier royal d'or » (d'où nous avons fait « *Horde d'Or* »); *Sira Ordou*, « le Quartier royal Vermeil », siège des souverains mongols de Russie aux XIII^e et XIV^e siècles; *Allan khan*, « le Sire d'or », titre des souverains mongols après la chute de leur dynastie en Chine, aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles. — Au VI^e siècle, les Byzantins font probablement une confusion analogue, en traduisant *Eke Dagh*, « le Mont du Seigneur » (en turc archaïque), qu'ils écrivent *ἐκτάγ*, par *χρυσόν ὄρος*, « la Montagne d'Or », d'où les géographes ont tiré assez longtemps un fantastique *Ectag. Altaï*. D'autre part, il se peut qu'ils aient simplement noté le vieux radical turc *Ek, Eyy*, qui signifie « haut, élevé », dans un dialecte local, où il remplaçait « *Al* », qui a le même sens. M. Édouard Blanc a l'obligeance de me signaler un *Altyn-Tagh*, bien distinct de l'Altaï, et qui borde, au sud-est, le bassin du Lob-Nor, formant frontière entre la Kachgarie et le Tibet. Cette chaîne, très haute, où se trouvent des mines d'or, dont M. Édouard Blanc a vu lui-même les pépites, n'a été connue que tout récemment, à la suite des voyages de MM. Koslow, Roborowski, Bogdanowitch, Pievzow et Groumbtchevsky.

calendrier (il entend, par là, de cycle chronologique¹) et comptent les années d'après le nombre de fois que les plantes ont verdi (c'est-à-dire que leur nouvelle année commence au printemps). Ils mènent grand deuil de leurs morts, leur offrent des sacrifices sanglants, se taillent le visage au tranchant de leurs couteaux pour honorer leur mémoire, brûlant le cheval et les hardes du défunt. Si l'homme meurt au printemps, ils attendent, pour l'enterrer, que les feuilles aient jauni et soient tombées; s'il meurt en hiver, ils attendent que l'herbe ait verdi, et que les arbustes soient fleuris. Sur la tombe, ils dressent des pierres, où ils écrivent des épitaphes; ils célèbrent les funérailles par des courses de chevaux, se taillent encore le visage; aux anniversaires, ils revêtent leurs habits de fête, sacrifient des moutons et des chevaux, dont ils suspendent les têtes au-dessus de la tombe².

Voilà ce que les vieux annalistes chinois nous racontent de la nation des Hioung Nou qui a pris, au VI^e siècle, le nom de *Tou-Kioue* ou *Turcs*. Les chroniqueurs et les historiens turcs et mongols, les rhapsodes et les poètes anonymes qui ont composé les poèmes, les chansons et les légendes turques si bien recueillies par M. Radloff, les inscriptions en langue turque découvertes au sud de la Sibérie, dont une partie a été récemment déchiffrée, les quelques chartes turco-mongoles, encore trop rares, qu'on a trouvées dans les archives et les bibliothèques, confirment et complètent les renseignements des annalistes chinois. En nous aidant de ces documents,

1. Au commencement du VIII^e siècle, les Turcs ont un cycle. On voit sur a stèle de Keul Tékine (733), des dates pareilles à celles qui furent adoptées, plus tard, dans le cycle mongol. « L'année du chien, le neuvième mois, l'année *Algazyn* (du porc?), le troisième mois. » Ces dates paraissent empruntées à un cycle apporté par les missionnaires nestoriens. (Radloff, *Alltürkischen inschriften der Mongolei*, p. 70, 10.)

2. Tous ces extraits sont pris de *Documents historiques sur les Tou-Kioue*, traduits du chinois par Stanislas Julien, p. 7 et suiv.